



VALÉRIE MARANGE

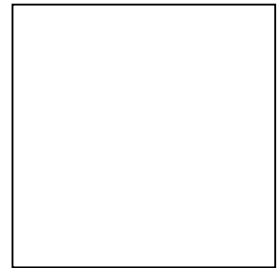
# La petite machine écosophique

*La question est toujours d'habiter le monde...  
en doublant la monadologie d'une nomadologie.*

Deleuze, *Le Pli*

*Croyez-moi mes frères : c'était le corps désespérant  
de la terre qui entendait parler les entrailles de l'être.*

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*



**S** I L'ÉCOLOGIE EST UN DISCOURS SUR L'HABITER, alors l'écosophie ne sera rien d'autre qu'une sagesse de l'habiter, laquelle supposera que le monde n'est pas seulement physique ou biologique mais aussi social et mental, et que le levier de ces « trois écologies » est éthique (ou éthico-esthétique, éthico-politique, etc.).

L'écosophie n'est donc ni un savoir ésotérique du vivant, ni un réductionnisme de l'esprit : vivre dans un monde à la fois physique, social et mental, et tenter de le composer avec art, rien que cela, mais tout cela, voilà le programme, décevant peut-être ou au contraire stimulant dans son pragmatisme extrême. L'écosophie implique sans doute une certaine science de la « complexité », et sans doute peut-elle susciter toutes sortes de « débats », d'arguments, d'élaborations. Mais elle est avant tout une idée simple, se penchant sur une question presque triviale, ne requérant à son chevet aucune des grandes idéalités que le « débat intellectuel » pourrait être tenté de lui imputer ou de lui opposer, et surtout pas celle de la « nature ».

## DEVENIR ARTISAN

1. Cf Deleuze  
Guattari, *Kafka, une  
littérature mineure*.

Pourquoi insister ici sur la simplicité d'une telle notion ? Et pourquoi Félix Guattari, dont l'œuvre est si touffue ou baroque, eut-il dans un très petit livre une telle volonté de faire simple et court ? Choix tactique, correspondant à la rencontre du philosophe avec l'écologie politique, en même temps qu'à son voisinage avec d'autres penseurs ou thérapeutes plus marqués que lui par l'écologie (Bateson, Morin...) ? On peut admettre cette hypothèse, d'autant que Guattari tout comme Bateson revendique sinon la tactique du moins la stratégie, par opposition à l'herméneutique, comme outil thérapeutique... Mais encore faudrait-il alors rendre compte de ces rencontres, de ces voisinages, se livrer en somme à une analyse de cette écologie de Guattari. Il faudrait rendre compte surtout de cette volonté tactique-là, d'affirmer simplement la nécessité d'une pragmatique de la composition d'univers, dans tous les domaines. Il faudrait en somme créditer Guattari d'avoir voulu émettre une idée aussi simple, non pas seulement pour être lu ou compris (en particulier des courants écologistes), mais avec l'intention délibérée d'injecter de la simplicité, de la sobriété dans le débat d'idées. Quelque chose comme une ascèse, un devenir-artisan ou devenir-enfant du philosophe, au sujet de laquelle nous pourrions rappeler cette phrase de *Mille Plateaux* : « *Votre synthèse de disparates sera d'autant plus forte que vous opérerez avec un geste sobre...* » L'écologie comme synthèse des trois écologies, elles-mêmes synthèses ou compossibilités de disparates, voilà qui relierait le style et le propos d'une œuvre délibérément « *mineure* » (1) pour une « *science mineure* ».

## UNE SCIENCE MINEURE

Sobriété de l'ontologie : le monde mental « est » tout autant que le monde physique, le monde « artificiel » tout autant que le monde « naturel », les agencements d'énonciation tout aussi réels que les agencements mécaniques, pas de nature ni d'être auxquels devraient être opposés les devenirs et les arts. « *On n'a plus une tripartition entre un champ de réalité, le monde, un champ de représentation, le livre, et un champ de*

*subjectivité, l'auteur* » (2) Ça produit, ça machine des mondes, de l'amibe à l'ingénieur ou au peintre, qui modèlent les paysages, tout en se produisant eux-mêmes. De l'esprit humain, on pourrait seulement dire qu'il est le point le plus vivant, le plus productif, le plus « normatif » (3), le plus intense de « ça », une stratégie de survie particulièrement complexe et féconde, sauf bien sûr à involuer vers l'état d'« estomac gâté » (4), de machine d'anti production. Il n'est pas un « empire dans un empire », foin de la « nature » et de la « culture », nos productions les plus raffinées sont toujours des ruses de la vie entendue comme pur processus productif. Tel est le devenir-enfant de l'ontologie, cartographie de devenirs tendus entre le chaos et l'ordre, l'atomisme et l'ordre des rencontres. Plans de consistance et plans de composition, ici s'ouvre un champ ontologique riche, mais étranger aux grandes bipartitions ou tripartitions qui tendent depuis les Grecs à nier une partie du réel à l'avantage de l'autre, déclaré plus « être » que le reste. Cette ontologie pragmatique, sobre parce que processualiste et compositrice, à laquelle participent à notre sens aussi bien Simondon que Canguilhem, Deleuze-Guattari que Foucault avec ses « dispositifs », implique sans doute une retranscrite des grands dissidents de l'ontologie : les atomistes, les stoïciens, les nominalistes, Spinoza et Leibniz, et même sans doute des orthodoxes (Aristote et Platon, les scholastiques eux-mêmes). Seule limite à cet œcuménisme ontologique, qui sera aussi une limite éthique, demeurera le critère de la production et de l'anti production, de ce qui favorise les devenirs ou les ampute. Ni retour à la nature ni garde de l'être, l'éthique se lie à l'ontologie selon un principe spinozien : favoriser les passions gaies, les compositions de rapports et les idées communes qui en découlent, la production contre l'anti-production, qui est dé-composition de rapport, « passification », inconsistance et impuissance. Sobriété de l'épistémologie et de l'heuristique, par conséquent : attention aux devenirs singuliers et à leurs compositions de rapports, l'écosophie s'applique aux trois mondes sans recourir à l'abstraction ni à l'analogie ; il s'agit seulement de rendre l'esprit plus capable de comprendre des agencements de singularités, agencements qui pourront se formuler tantôt comme « complexité », tantôt simplement com-

2. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Milles Plateaux*, Minuit, 1980, p. 34

3. *Au sens de Georges Canguilhem : de celui qui se fixe ses propres positions de valeurs, au lieu de les subir de l'extérieur.*

4. « *L'esprit est un estomac gâté* », Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra.

me voisinage de points de vues, de sciences plurielles. Pas de tentative de subsumption ici, seulement un jeu des multiplicités, des transversalités, des cartographies débordant les territoires. De plus l'*épistémé* appartient aussi au réel, le monde est dans l'esprit et l'esprit est dans le monde, comme la *physis* est dans la société et réciproquement. On peut tout faire, une sociologie de la science et une éthologie ou même une physique de la société, « tout est bon », qui ne cherche pas à tout réduire à un type logique, à une idéalité, une loi, une nature. L'écologie comme « notion commune », « connaissance du troisième genre », ou « gai savoir » d'un monde en devenir, d'un universel hospitalier aux singularités qui le produisent, d'une nature naturante pétrie des maniérismes de toutes ses composantes. Ni empirisme, ni idéalisme, ni dialectique à la Bachelard, la connaissance, là encore, n'est pas un empire dans un empire, la « vérité est de ce monde », comme l'écrit Foucault. La pétition n'est pas seulement critique ou criticiste, mais conscience de ce que la connaissance est choix dans un monde de choix, production dans un monde de productions. Le modèle, autrement dit, n'est pas la *mathêsis* mais plutôt la biologie, non pas dans son versant classificateur mais dans ses effets « rhizomatiques » ou écologiques, les alliances hétérogènes de la guêpe et de l'orchidée, d'un vivant et de ses co-existants.

5. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Milles Plateaux*, Minuit, 1980, p. 315.

Sobriété de l'éthique, en premier lieu : une éthologie et une pragmatique de ces compositions de rapports, pour susciter de bonnes rencontres et combattre dans l'urgence les mauvaises rencontres que signalent les destructions environnementales ou les dégradations sociales et mentales. Souvenirs d'un spinoziste, l'écologie comme morale mineure, en deçà des abstraits naturalistes, législatifs ou subjectivistes. « *Ce n'est ni une analogie ni une imagination, mais une composition de vitesse et d'affects sur ce plan de consistance* » (5).

L'écologie est le devenir comme tout le monde, le devenir imperceptible du métaphysicien, du scientifique ou du moraliste, mais « *ce n'est pas tout le monde qui devient comme tout le monde, qui fait de tout le monde un devenir... Il y faut beaucoup d'ascèse, de sobriété, d'involutions créatrices... Car*

*tout le monde est l'ensemble molaire, mais devenir tout le monde est une autre affaire, qui met en jeu le cosmos avec ses composantes moléculaires* » (6).

6. Ibid, p. 342.

7. Ibid., p. 34-35.

Devenir « comme tout le monde » ou « devenir tout le monde » ? La sobriété ne serait pas ici sans rapport avec le propos lui-même, celui d'une éthique qui est en même temps une ontologie et une épistémologie, à la fois moniste et pluraliste, cosmique et moléculaire : « *L'important n'est pas que les flux fassent un ou multiple, nous n'en sommes plus là : il y a un agencement collectif d'énonciation, un agencement mécanique de désir, l'un dans l'autre et branchés sur un prodigieux dehors qui fait multiplicité de toute manière* » (7). L'écosophie n'est qu'un plan de composition multicentré des mondes, une notion commune permettant de plonger sans trop de préventions dans « mille plateaux » seulement liés par des conjonctions ou voisinages. C'est peu, mais pourquoi en attendre davantage ?

La sobriété, on le voit, n'est pas simplification, bien au contraire, elle est le garant d'une attention au foisonnement des singularités, de leurs liaisons et de leurs possibles. Si le concept écosophique peut être nomade, transversal, ce ne sera pas en vertu de son pouvoir d'abstraction législatrice, mais au contraire de sa force pragmatique, de sa capacité à aborder l'univers comme composition de praxis, de points de vue. Les grandes manœuvres du « débat intellectuel », en quête de fondements ou de fins, tiennent pour négligeables la polymorphie du réel, ses événements, ses chimies et affinités diverses, qui font tout l'intérêt de l'existence, ses surprises, tant elles sont absorbées par la quête d'une prise. En plongeant d'emblée dans le « milieu », au lieu de chercher à saisir les choses par un bout — l'origine ou la fin —, l'écosophie refuse la profession de compliquer ou de réduire, deux formes de décompositions de rapports symétriques et souvent associées de ce qu'on pourrait nommer simplement du terrorisme intellectuel. L'écosophie est affaire de dialogue, se refusant à jouer au jeu du jugement : « *Il y a une écologie des mauvaises idées comme il y a une écologie des mauvaises herbes* », dit Bateson, et Deleuze lui répond en écho : « *Pas une idée juste, juste une idée.* » Les seules pensées dangereuses, ce sont celles

qui veulent arracher la mauvaise herbe, faire la police de la pensée, réduire les devenirs, même si elles se parent, et c'est coutumier, de l'écologie alors prise comme puritanisme.

### MORALE MINEURE

C'est pourquoi on peut aussi bien reverser la simplicité des *Trois Écologies* à la complexité des *Mille Plateaux*, ou des *Cartographies schizoanalytiques* que faire l'opération contraire, avec la même légèreté ontologique, épistémologique et logique « *Un mot, vous pouvez toujours le remplacer par un autre. Si celui-ci ne vous plaît pas, prenez-en un autre...* » (8). Ne perdez pas de temps à « *vous expliquer* » (9) : quand de nouveaux devenirs vous appellent, faites comme Alice (10) et dérobez-vous au tribunal qui vous assigne à cette tâche infinie, si vous ne voulez pas mourir d'épuisement, comme K dans *Le Château*, par excès de bonne volonté (11)... La sobriété du « tout est bon » est une stratégie, une simplicité intentionnelle, visant à soustraire la pensée au règne du jugement.

Le « tout est bon » n'est pourtant pas abolition de l'évaluation, mais celle-ci s'exprimera désormais sur un autre plan, celui des intensités, des puissances de pâtir et d'agir. « *C'est pourquoi la question de la schizoanalyse ou de la pragmatique, la micropolitique elle-même, ne consistent jamais à interpréter, mais à demander seulement : quelles sont tes lignes à toi, individu ou groupe, et quels dangers sur chacune ?* » (12) La critique est insouciance volontaire, comme machine de guerre contre les réductionnismes molaires (le sujet, la nature, le sens...), mais elle est commandée par une clinique attentive, qui est pur souci, souci de l'autre autant que de soi dans son devenir, dans sa processualité, ses capacités de changements.

Dans ce rapport très particulier de la sobriété et de la complexité, de la désinvolture et du souci, de l'innocence et de la responsabilité — innocence des devenirs et responsabilité à veiller sur eux — se joue sans doute la condition de cette éthique que dans une œuvre mineure, Félix Guattari nomma écosophie. Par exemple, sur le plan environnemental : la nature on s'en fout, il ne s'agit pas de départager nature et ar-

8. G. Deleuze et M. Parnet, *Dialogues*, Flammarion, 1977, p. 9.

9. *Ibid.*

10. Carroll, Alice au pays des merveilles.

11. Voir le chapitre de H. Arendt (in *Nous autres réfugiés*), consacré à Kafka.

12. *Ibid.*, p. 172.

tifique, inné et acquis, être et étant, ce serait oublier tant la vitalité des formations artificielles que le maniérisme de toute vie. La « nature », faut-il le rappeler, est une idéalité, qui a besoin d'un contraire, d'un double, avec lequel elle entretient une trouble complicité. Complicité analogique — il y a des lois dans la nature comme dans la société —, complicité disjonctive — il s'agit alors de répartir ce qui relève des lois « naturelles » ou « culturelles », du « réel ou du « symbolique », autour d'un partage qui vaudra institution réciproque —, complicité dialectique — une seconde nature sera produite par l'esprit niant et transfigurant la première (13). Mais en quoi un ordinateur, ou une administration, sont-ils moins « naturels » qu'une toile d'araignée ? Et quel « intérêt » trouver à un tel débat, sinon celui de fonder une entreprise de maîtrise, se servant de la « nature » comme modèle (la fourmilière du sociobiologiste), comme repoussoir (l'enfer des pulsions de saint Augustin à Freud) ou comme matière première inerte (de Descartes à Hegel et ses héritiers) ?

De telles affirmations ne ferment certes pas le débat sur les degrés de téléologie, de choix, d'esprit, présents dans différentes formes de vie. Et il n'est pas exclu non plus que nous souffrions aujourd'hui d'un excès d'artifice au sens où l'entendait Valéry : de ce « qui tend à un but défini », à des buts trop étroits, court-circuitant ainsi des agencements plus complexes dont beaucoup nous échappent. Mais qu'importe au fond la naturalité d'un environnement, qu'il soit physique, social ou mental, pourvu qu'il soit vivable ? Car dans cette légèreté s'exerce aussi le souci le plus haut (ou le plus trivial) : si l'automobile interdit la respiration dans les villes, si l'industrie dégrade la couche d'ozone, si l'agriculture produit des vaches folles, la physique des accidents nucléaires, et les mass-médias l'anesthésie collective, au nom de quelle superbe consolation philosophique l'ignorer ? Qu'importe que l'expérimentation *in vitro* ne soit pas « naturelle », que la « simulation » sur ordinateur soit seulement « virtuelle », que la technique soit « inhumaine » ou que la science « ne pense pas »... Pour évaluer ces dispositifs et ces techniques, les dualismes de la nature et de l'artifice, du réel et du virtuel ne sont pas requis, mais seulement, simplement, l'examen des

13. Cf Clément Rosset,  
L'Anti-Nature,  
Quadrige.

14. Nietzsche, *Volonté de puissance*, p. 181.

compositions de rapports qu'ils organisent, permettent, ou au contraire détruisent ou dégradent. Simple pragmatique là encore, qui n'impliquera ni présupposition d'indifférence ni culpabilisation : les sciences pensent bien plus qu'on ne croit, les techniques ne sont pas neutres, le monde physique comme mental, « artificiel » comme « naturel », est pétri de positions de valeurs, d'évaluations, de choix. Vivre, comme nous l'a appris Georges Canguilhem, pour une amibe même, c'est déjà « préférer ou exclure », composer ses rencontres activement, dans la lutte ou dans la symbiose. *A fortiori* l'action humaine, y compris dans les activités cognitives ou fabricatrices, n'est jamais neutre. L'anthropisation croissante du monde, si elle ne saurait être pensée en termes d'artifices opposés à une mythique naturalité, ni de liberté d'indifférence opposée à une dépendance naturelle, implique cependant la plus haute des responsabilités, celle d'assurer sa viabilité non pas seulement *a minima*, mais dans sa globalité, la vie la plus large et la plus active possible, vie politique et spirituelle comprise. S'il y a quelque chose d'inquiétant dans les nouveaux pouvoirs techno-scientifiques, ce n'est pas leur artificialisme, c'est leur indifférence aux conditions de la vie toujours artificieuse, et au bout du compte leur absence d'art, leur brutalité - « passifiante ».

Le défaut de l'expérimentation *in vitro*, défaut épistémologique autant qu'éthique, c'est de réduire le vivant à une somme de « réflexes », de « réponses » ou de « réactions », au lieu de le comprendre comme devenir actif. Le tort de l'énergie nucléaire n'est pas d'être contre-nature (les scientifiques comparent les centrales nucléaires à des soleils), mais de menacer des agencements subtils et fragiles, qui se sont construits dans le temps et sont la condition même de la vie du constructeur de machines nucléaires. Le danger n'est pas dans la connaissance, mais dans l'ignorance de ce que *peuvent les corps*, il n'est pas dans les sciences « humaines » ou « inhumaines », mais dans leurs « grandes falsifications sous le règne des valeurs morales » : « perfectionnement », « socialisation », « sélection » (14)

Comme le dit Georges Canguilhem, « tout reste à faire en biologie », mais aussi pour les mêmes raisons en psychologie ou en sociologie.



## SOUS-VIE OU SUR-VIE

L'écosophie sera donc triviale à l'extrême, refusant la honte philosophique qu'il y a à s'occuper de ses entrailles, des conditions de la survie, et subtile à l'extrême, refusant de réduire la survie à une sous-vie, de « sauver les corps » (15) comme le propose un humanitarisme ou un écologisme étroit. Car la vie « nue », l'existence strictement corporelle opposable à la vie intellectuelle, morale ou politique, est avant tout une formation de la philosophie politique (Hobbes entre autres), qu'il devient particulièrement urgent de dépasser dans ces temps de biopolitique où l'homme est devenu, selon les mots de Foucault, « *un animal dans la politique duquel sa condition d'être vivant est en question* » (16). L'opposition de la cité et de l'*oïkos*, du politique et de la sphère du besoin, a explosé, et il est peu probable qu'il faille le regretter, l'*oïkos* apparaissant *a posteriori* comme le lieu de micropolitiques échappant au jeu de la cité, en constituant le fond obscur. Le mépris idéaliste pour les enjeux vitaux, abandonnés de fait aux experts et techniciens spécialistes du corps, voire à de nouveaux pastoralismes du cheptel humain, cautionne le déficit démocratique dans ce domaine, alors qu'à l'inverse les mouvements sociaux ou politiques qui s'imposent aujourd'hui comme partenaires dans les domaines de la santé ou de l'environnement nous donnent de grandes leçons de philosophie politique, d'une politique qui ne serait plus ignorante des conditions de la survie. Car si l'on dénonce à juste titre la réduction humanitaire, économique ou écologique de conflits politiques, comment en sortir sinon en s'attelant à la tâche de porter la citoyenneté au sein même des enjeux vitaux ? On peut s'étonner de voir défiler des gens dans la rue contre une maladie, mais comment ignorer que 80 % des cas de sida déclarés concernent les pays pauvres, et dans ces pays comme dans les nôtres, des populations « en déficit de statut », selon l'expression de Daniel Defert (17) ?

« *Que la vie ne soit jamais nue* », disaient les scholastiques, et ce mot d'ordre, au fond, pourrait aujourd'hui être celui de l'écosophie, mais repris sur le plan ontologique : si la vie nue existe, ce n'est qu'au même titre que le mal existe, c'est-à-

15. Camus, L'Homme révolté.

16. Michel Foucault, La volonté de savoir.

17. Voir l'article de cet auteur dans ce numéro de Chimères, ainsi que dans le Cahier médical, n° 20 d'Amnesty International, juin 1996.

dire comme décomposition de rapports, comme vie séparée de ce qu'elle peut, de sa puissance, dans les conditions extrêmes du laboratoire, de l'esclavage, des univers concentrationnaires, de la misère. C'est là seulement qu'on rencontrera la « vie nue », privée d'autonomie comme d'amour et d'esprit, de capacité de composer ses rapports — son milieu interne — avec ceux de son milieu externe. Et cette vie-là n'est finalement qu'une sorte de mort, les « jours de notre mort » dont parlait David Rousset. Pas de vie nue sinon comme produit de l'assujettissement des corps, mais pas de solitude non plus sinon comme résultat d'un isolement délétère, la sérialisation de la Loi. Le corps humain a besoin de beaucoup d'autres corps, la pensée de beaucoup d'autres pensées, le promeneur ou le loup solitaire, le sujet renonçant et/ou triomphant sont les forteresses vides que produit l'auto-érotisme de la conscience de soi, sous le signe d'un manque trop réel.

Restaurer un peu de gratuité, d'autonomie, de singularité ou de responsabilité sera donc consentir à nommer les dépendances, corporelles ou sociales, les liens et attractions passionnées, l'intérêt même. En se formulant comme transversale aux attributs du vivant, du social et de l'esprit (les trois écologies), elle exclura à la fois l'idéalisme, qui voudrait que le monde périsse pour que paraisse l'esprit, et son complément naturaliste ou utilitariste. Ni sacrificielle, ni dialectique, ni charitable, ni oublieuse de la fragilité des devenirs, de la faible probabilité des bonnes rencontres.

### **LE BRICOLEUR NOMADE**

Ce n'est donc pas sans référence à l'*oikos* de la tradition occidentale, celui de la sphère du besoin et des liens, opposable traditionnellement à la cité des hommes libres, que se définit l'écosophie, qui est donc un matérialisme (sans doute même historique à sa manière). Reste que cet *oikos* s'en trouvera déterritorialisé, arraché à l'entropie du foyer, et le besoin élevé au rang de désir, de processus d'évaluation, de valorisation. Reste que l'essentiel se joue dans la sphère de l'éthique, sphère affective et mentale, mettant en jeu des productions de

subjectivités, des agencements de désirs à travers les medias, les partis, les entreprises, les réseaux ou les sectes. L'important, ce n'est pas tant l'automobile que l'automobiliste, l'ordinateur que son surfeur, les supermarchés que ceux qui y courent le samedi, les petites ou grandes machines sociales que ceux qui les instituent et les font tenir, évoluer ou involuer, de tous leurs affects. L'important, ce n'est sans doute pas tant l'arbre que les palabres que son ombre accueille, ce n'est pas tant l'immeuble que la vie mode d'emploi où il nous fait plonger, constellation d'univers sociaux ou mentaux. Ce n'est donc pas tant qu'on coupe l'arbre ou détruit l'immeuble, mais avec eux des écologies sociales et mentales admirables, celle d'un quartier tel que Belleville par exemple, qu'ignore la raison politique ou urbanistique (l'arbre ou la médiathèque, selon Rohmer ?) Ce ne sont pas tant les enjeux bien réels de la famine ou de la destruction de la couche d'ozone que l'infantilisation ou l'apathie que supposent de tels faits.

L'important, autrement dit, c'est un monde que nous ne cessons de produire de nos choix, c'est un monde de modes de vies, dont nous sommes les bricoleurs quotidiens. L'écosophie, en somme, n'est qu'un nom d'emprunt ou d'accueil pour la coexistence processuelle de ces bricolages, un méta-bricolage si l'on veut ; et l'écosophe, non pas tant le peintre, le pasteur ou l'architecte (pilote, tiers instruit) d'une totalité englobante pour ces mondes (terre patrie ?), que l'inventeur d'une petite machine à voyager entre eux, doublant la monadologie d'une nomadologie. L'écosophie ne sera donc qu'une nouvelle formulation du gai savoir, dans des temps où il ne nous est plus permis de penser avec les stoïciens, Spinoza ou Leibniz, que la catastrophe est peu probable dans l'espace d'une génération, que l'homme peut sans crainte exploiter son environnement, ni que l'état actuel du monde soit le meilleur des possibles. Pas d'harmonie préétablie donc, mais une balade dans les plis de la chaomose, et le gai pari, par-delà la révolte et le nihilisme, de nouvelles alliances co-évolutives.

